

Du même auteur

Dans les yeux d'Ophélie, Éditions Libre Expression, 2015

L'Étoile enfant, Éditions Libre Expression, 2013

NICOLA CICCONE

Cuore

CUORE, CŒUR, CORAZÓN, हृदय, KÈ, XĪN

Au total, le cœur peut battre plus de deux milliards de fois en une vie. Il pompe entre 4 et 5 litres de sang par minute. Sa fréquence cardiaque au repos varie selon l'âge : de 120 à 180 battements par minute chez un nouveau-né et de 60 à 80 battements par minute chez un adulte. Non seulement le cœur est une machine incroyable, mais il renferme les plus grands sentiments.

LES PREMIERS BATTEMENTS ET LE CHIFFRE 5

J'ai été conçu dans un tout petit village de montagne du nom de San Demetrio nei Vestini, dans l'Abruzzo. Un hameau situé à l'ombre du Grand Sasso, un vaste sommet de 3 000 mètres de haut où se loge de la neige blanche, même en été. Quelque part sous les nombreux toits en *terracotta* des maisons qui colorent le paysage d'orange. Caché derrière les champs de tulipes qui parfument l'air de liberté. C'est probablement tout ça qui a inspiré à mes parents l'idée de me concevoir au début du printemps.

Je dis « concevoir », car, d'après moi, toute chose avant d'exister doit être imaginée. La vie commence avec une histoire d'amour et non pas avec un médecin dans un hôpital. Faire un enfant, c'est tout d'abord un projet imaginé par deux personnes qui s'aiment ou se désirent. Face aux vastes montagnes d'Abruzzo, l'imaginaire peut se dresser à perte de vue. C'est un immense rêve que mes parents ont fait pour moi.

J'ai donc été conçu en Italie. C'est pour ça que je me considère comme un immigrant. Quelques

mois plus tard, ma mère, avec moi dans son ventre, a immigré au Québec pour rejoindre mon père.

Je suis venu au monde à Montréal un peu moins d'un mois après notre arrivée. Ma mère n'en était qu'à vingt-six semaines de grossesse. Il faut croire que j'en avais assez de l'espace restreint que m'offrait son ventre et que j'avais hâte de sortir pour voir mon nouveau pays. Comme j'étais très prématuré, j'avais une malformation cardiaque. Certains bébés prématurés peuvent souffrir d'un souffle au cœur, car leur canal artériel n'a pas eu le temps de se refermer. Immédiatement après ma naissance, ne pouvant respirer seul, j'ai été placé sous respirateur.

Mon père raconte que, lorsqu'il est venu me voir dans mon incubateur, j'étais complètement couvert de bleus en raison du forceps que le médecin avait dû utiliser pour permettre à ma mère d'accoucher. Sur l'électrocardiogramme, mon cœur oscillait entre 70 et 80 battements par minute, ce qui est nettement en dessous du rythme cardiaque normal d'un bébé naissant. Il battait de façon saccadée et s'arrêtait parfois brusquement. Je me promenais entre la vie et la mort, encore indécis : allais-je rester ou partir ?

Mon père ne croyait pas en Dieu, il était un communiste assumé. Probablement le seul Italien communiste de l'époque. Et pourtant, à ce moment, il a fait appel à la foi. D'un geste instinctif, mon

père a placé sa main gauche sur son cœur et sa main droite sur la vitre de l'incubateur. Inconsciemment, il cherchait à me montrer comment faire battre un cœur. Puis, il a répété plusieurs fois à voix basse : « Accroche-toi. » Quelques heures après avoir retrouvé un état stable, ma mère a demandé à mon père comment j'étais. Avec des larmes de fierté, ce dernier lui a répondu : « C'est un bébé digne des plus beaux bleus de Picasso. Il est de loin le plus original de l'hôpital. »

Mes chances de survie étaient à peu près nulles. « Cinq pour cent tout au plus », avait confié le médecin à ma mère. D'après son pronostic, j'avais le souffle beaucoup trop court et il allait être presque impossible qu'un jour je réussisse à respirer par moi-même. Il a été le premier à sous-estimer ma rage de vivre. Depuis ce jour, 5 est mon chiffre chanceux.

LA FALALANA

Ma mère, dite la Falalana, la faiseuse de laine, est née à San Demetrio nei Vestini. Dans les villages italiens, tout le monde a un surnom. Enfant, pour aider sa *nonna*, elle tricotait tout le temps. On peut donc dire sans se tromper que même si ma mère est une immigrante, c'est une véritable pure laine. Cependant, elle a passé la majorité de sa jeune vie d'adulte dans une ville du nom de Foggia, dans la région des Puglie. C'est la ville la plus chaude de l'Italie, car elle est construite dans une fosse. Quarante degrés à l'ombre en été. Il ne neige jamais à Foggia. La chaleur est si forte que certains prétendent que le sang de ses habitants y bout de façon perpétuelle. Foggia, c'est le chaos des grandes villes italiennes, le trafic incessant, la violence impulsive, mais aussi la splendeur des oliviers et la douceur de la mer. Un contraste absolu avec le village de San Demetrio, son rythme calme et ses hauts sommets où l'on peut skier même en plein été. Tout ça explique les contradictions de la douce Falalana.

Il faut croire que ma mère, à quinze ans, âge où elle avait quitté ma grand-mère pour rejoindre sa sœur à Foggia, cherchait à se réinventer. Elle avait donc choisi l'opposé de ce qu'elle connaissait enfant. Toutefois, à trente-six ans, elle en a eu assez de cette ville de la basse Italie. Même si elle gagnait bien sa vie comme directrice d'un grand magasin de vêtements, elle rêvait d'autre chose. Elle désirait vraiment fonder une famille. Depuis plusieurs années, elle sentait que le temps la bousculait. Mon père et elle se sont rencontrés sur le bord de la mer, à la plage de Manfredonia. Ce fut le coup de foudre instantané. D'autant plus que mon père venait du même village qu'elle : ils partageaient donc les mêmes points de repère. Mon père était alors en vacances en Italie. Il avait immigré au Canada plusieurs années auparavant. Par conséquent, il a proposé à ma mère de venir vivre avec lui à Montréal.

Elle a senti que c'était sa chance de se réinventer pour la deuxième fois. Elle était prête à tout laisser tomber. Sa vie de jeune gérante, sa sœur, sa mère, ses frères, la chaleur des Puglie, les oliviers et même la mer. Le Canada, c'était l'Amérique. Elle imaginait une terre d'opportunités, de liberté, de richesse et d'abondance. Au bout de trois mois, mes parents se sont mariés. Quelques mois plus tard, ma mère est arrivée au Canada. Tout s'est fait tellement vite. L'emménagement dans un

appartement miteux, la recherche d'un emploi au salaire misérable et l'adaptation à un nouveau climat pour le moins austère. Ce n'est qu'une fois arrivée qu'elle a réalisé que l'Amérique, celle qu'on associe communément au bien-être, ressemblait beaucoup plus au monde qu'elle avait laissé qu'à celui qu'elle croyait trouver.

UNE EAU SALE, UN LAIT ET DEUX SUCRES

La première année a été difficile pour la Falalana puisqu'elle ne parlait pas le français. Aller à l'épicerie était aussi périlleux que faire du trapèze dans le vide. Chercher du savon ou du dentifrice sans pouvoir lire les étiquettes. Acheter du chocolat sans savoir s'il était au lait ou noir. Avoir de la difficulté à demander de l'aide parce que, au milieu des années 1970, le Québec était beaucoup plus fermé aux nouveaux arrivants qu'aujourd'hui.

De nos jours, on discute démocratiquement d'une charte sur la laïcité. À l'époque, disons qu'on discutait moins. Les immigrants étaient malheureusement souvent victimes de racisme direct. Il était fréquent de lire sur des pancartes devant les immeubles à logements de La Petite-Patrie: «À louer mais pas d'Italiens.» Aujourd'hui, ma mère en rit et raconte que ça l'a aidée à apprendre le français plus rapidement.

Toutefois, ce qui la faisait souffrir plus que tout était l'impossibilité de trouver du véritable café. À l'épicerie, au restaurant, à l'hôpital, il n'y avait que ces satanés Maxwell House et Nescafé. Les Italiens

appelaient ça affectueusement de l'«eau sale». À la cantine, sur les chantiers de construction, il était fréquent d'entendre : «Je vais prendre une eau sale avec un lait et deux sucres.» À la cafétéria de la manufacture : «Pour moi, ce sera une eau sale, double, sans lait ni sucre.» Ma jeune maman n'avait pas toujours le temps d'aller au Caffè Italia pour prendre un *espresso corretto*. Elle a donc dû s'adapter. Son palais aussi.

L'INTÉGRATION, UNE AFFAIRE DE FROID

Il y avait aussi l'hiver. Jamais ma mère n'aurait pu s'imaginer qu'à dix heures d'avion de Foggia et de ses 40 degrés au-dessus de zéro se trouvait un endroit presque à la même latitude où il faisait 40 degrés sous zéro. À son premier hiver québécois, ma mère portait des *stivali di cuoi italiano*, de magnifiques bottes en cuir italien que lui avait données sa mère. Elles étaient spectaculaires, mais personne ne les voyait sous les 50 centimètres de neige qui couvraient de façon perpétuelle les trottoirs.

Le froid s'emparait de ses pieds comme mille serpents qui la mordaient en lui injectant leur venin glacé. L'intégration au Canada, c'est d'abord une affaire de froid. N'en déplaise aux nationalistes, aux linguistes et aux intellectuels, lorsqu'on gèle des pieds, la langue et la culture passent loin derrière. Certes, il est primordial qu'Immigration Canada communique nos coutumes et nos valeurs aux gens qui souhaitent immigrer dans notre pays. Toutefois, il est encore plus pressant de leur expliquer qu'ici, de janvier à avril, il fait moins 1 000 !

Dans notre pays, il y a un dieu qui a supplanté tous les autres dieux, il s'appelle le Froid. En hiver, les classes sociales disparaissent. Les châteaux comme les taudis sont ensevelis sous la neige. Même les Mercedes sont couvertes de boue et de sel. Au Québec, nous sommes tous égaux face au froid. Même les religions doivent s'y adapter. Car, ici, que l'on soit musulman, chrétien ou athée, quand il fait froid, même les hommes ont intérêt à se voiler.

L'année suivante, ma mère a donc remplacé ses *stivali di cuoi italiano* par des bottes québécoises pure laine. Certes beaucoup moins belles, mais bien plus chaudes. C'était le sacrifice à faire : le pratique plutôt que l'esthétique.

LA PAUVRETÉ EN CADEAU DEVANT LES MURS DU MILE-EX

À ma sortie de l'hôpital, plutôt qu'un jouet ou un ourson, j'ai reçu en cadeau la pauvreté. Elle m'attendait les bras grands ouverts. Bien que je l'aie longuement détestée et que je la déteste toujours, je lui dois beaucoup. Elle m'a donné les plus grandes leçons que j'ai reçues dans ma vie. Ma mère, mon père et moi habitions dans un trois et demie mal éclairé, mal isolé et mal chauffé, au troisième étage d'un immeuble à logements centenaire qui n'avait jamais été rénové et où il nous fallait cohabiter avec les rats. On vivait au coin des rues Waverly et Jean-Talon, dans le Mile-Ex, situé entre le Mile-End et Parc-Extension, dont le véritable nom est Marconi-Alexandra, pour faire référence à la compagnie Marconi, qui était l'un des principaux employeurs du quartier à l'ère industrielle.

Disons simplement que, à l'époque, on était très loin du coin le plus huppé de la ville où l'on boit des *espressos* à quinze dollars la tasse. Aujourd'hui, on en trouve dans le Mile-Ex. J'imagine que l'explosion de la popularité du café italien est une forme de progrès. N'empêche que c'était le quartier

le plus multiethnique de Montréal, et un des plus pauvres aussi.

En avant de chez moi, il y avait des manufactures aux infects murs de briques rouges ; à l'arrière, des usines bloquant l'horizon et crachant leur feu ; de chaque côté, d'immenses murs de béton gris de plusieurs étages. C'était comme si on vivait dans un entonnoir. Aucune fleur, aucun arbre. Le petit triplex semblait perdu dans une mer industrielle, englouti par la fumée et la poussière. Pour apercevoir le soleil, il fallait regarder tout haut. À force de me raidir le cou à regarder vers le ciel, j'avais fréquemment des torticolis. Très jeune, j'ai vite changé de stratégie et je me suis mis à regarder vers l'intérieur, au fond de moi-même. C'est à ce moment-là que j'ai véritablement commencé à grandir.

Mon père, sage ou inconscient, m'a toujours répété que la pauvreté était le plus grand legs qu'il me faisait et que, grâce à elle, j'aurais une immense destinée. Sage, car il est vrai que dans la difficulté on développe la force, le courage, l'humilité et la générosité. Inconscient, car on doit également cohabiter avec la souffrance, la peur, la tristesse et le manque.

Je ne saurai jamais comment ma vie aurait tourné si mes parents avaient été riches financièrement et si mon nid familial avait été plus confortable. Pourtant, mes parents étaient infiniment riches sans le

savoir. Ils avaient la richesse la plus importante : celle du cœur. La pauvreté était comme un ciment familial qui nous forçait à nous rapprocher l'un de l'autre, à vivre les uns sur les autres, mais également les uns enlacés par les autres. Elle nous obligeait à mettre en commun nos cœurs.

C'est ce qui fait que je connais parfaitement le battement du cœur de ma mère : calme, régulier et infatigable. Celui de mon père : effréné, inégal et généreux. Le mien : excessif, enragé et impulsif. Ainsi que celui de mes cousins et de mes cousines, de mes tantes et de mes oncles. La pauvreté nous a souvent forcés à dormir trois ou quatre dans la même chambre lors des retrouvailles familiales. C'est fou tout ce qu'on apprend en écoutant le battement du cœur d'une personne. Mon père avait à moitié raison. La pauvreté peut être un cadeau, à condition évidemment de s'en débarrasser un jour. Quant à la richesse du cœur, elle est indélébile.